

« Les maladies gynécologiques souffrent encore trop du non-dit »

La campagne de santé publique Septembre turquoise vise à lever le voile sur les cancers gynécologiques. 18 000 femmes sont touchées chaque année

Isabelle Castéra
i.castera@sudouest.fr

Le corps des femmes porte encore les stigmates des vieilles traditions. Souffrir pour être belle, souffrir parce que c'est naturel, enfanter dans la douleur et pire, trouver encore dans ces poncifs éculés une résonance héroïque, quasi mystique. Beaucoup de femmes considèrent qu'accoucher sans péridurale est un acte qui ancre leur maternité dans quelque chose de plus digne, courageux et naturel. Résultat : quand on a mal, soit on souffre en silence, soit on ose en parler, tard, trop tard. Le docteur Frédéric Guyon, chef du département chirurgie et chirurgien gynécologue à l'Institut Bergonié de Bordeaux, ne peut que constater la persistance de ce travers qui freine la prise en charge de nombreux cancers féminins. Ils touchent près de 18 000 femmes chaque année en France et semblent totalement oubliés des campagnes de sensibilisation en santé publique.

Éradiquer le cancer du col

« Certes, Octobre rose prend beaucoup de place, ce qui est logique, considère le médecin, puisque plus de 60 000 femmes sont concernées chaque année. Mais les cancers du col de l'utérus, de l'endomètre, de l'ovaire et de la vulve sont oubliés.



Le manque de gynécologues dans tout le territoire est compensé par la prise en charge des sages-femmes et des médecins généralistes, comme ici au centre de santé Le Phare à Mont-de-Marsan (40).

ARCHIVES PHILIPPE SALVAT / SO



Frédéric Guyon. I.C.

Cela montre la difficulté que l'on a d'en parler, comme si ces maladies féminines étaient taboues, y compris chez les femmes elles-mêmes. L'utérus, l'ovaire, la vulve sont des organes liés à la reproduction, rattachés à la projection corporelle de la féminité. Quand on enlève un utérus à la suite d'une chirurgie, il reste toujours ancré chez les femmes – mais aussi chez les hommes – ce sentiment d'une amputation d'une part de la féminité. » Fausse idée, toxique parce qu'elle va se révéler lourde en termes de répercussions sur le moral, la sexualité et l'image de soi.

L'Institut Bergonié, centre régional de lutte contre le cancer, est impli-

qué dans un nouveau cheval de bataille : Septembre turquoise. Il s'agit de sensibiliser l'opinion publique, casser les mythes persistants et permettre aux femmes de consulter en cas de troubles gynécologiques persistants. À commencer par le cancer du col de l'utérus : 3 200 femmes en sont victimes chaque année, alors qu'un dépistage existe, via le frottis, et un vaccin contre les papillomavirus humains (HPV) est organisé dans les collèges de façon systématique.

« Si on vaccinait »

Mais la France résiste encore. « C'est dommage, si on vaccinait tous les enfants à partir de 11 ans, on pourrait l'éradiquer, comme c'est le cas en Australie et pratiquement au Royaume-Uni, reprend le docteur Guyon. Nous sommes encore rattrapés par la symbolique, ce vaccin, dans l'esprit de nombreux parents, est lié à la sexualité, alors que ça devrait être déconnecté. L'imputabilité de la vaccination HPV sur l'émergence d'effets secondaires n'a jamais été retenue par la science, ni par la justice. Le collectif bordelais, qui s'était constitué il y a une dizaine

d'années et avait attaqué en justice ce vaccin, a été débouté. »

Les cancers féminins souffrent de retard de diagnostic, un phénomène totalement lié au déficit de gynécologie de ville. La démographie médicale est telle que la grande majorité des gynécos partent à la retraite sans trouver de remplaçant. D'où un certain paradoxe : la société évolue, la science progresse, les

« Les cancers du col de l'utérus, de l'endomètre, de l'ovaire et de la vulve sont oubliés »

moyens de détection avancent, mais les moyens humains diminuent. « C'est vrai, on assiste à cette carence qui pose des problèmes, mais les sages-femmes ont repris le flambeau et les médecins généralistes aussi, estime le docteur Frédéric Guyon. Si ces soignants observent des symptômes inquiétants, ils envoient les patientes vers les hôpitaux et les cliniques où les traitements sont en pointe. »

10 hôpitaux accrédités

Comme rien n'est simple, il n'existe pas de dépistage organisé pour le cancer de l'ovaire, qui touche entre 5 300 et 5 900 femmes chaque année en France. L'endomètre concerne 8 400 femmes par an. « Certains symptômes, s'ils durent, doivent alerter : maux de ventre, troubles du transit, augmentation du périmètre abdominal, gonflements, insiste le docteur Guyon. Il faut consulter, en parler. »

Un détail cependant est encore à déplorer : seuls dix établissements de santé en Nouvelle-Aquitaine (1) sont accrédités pour assurer une prise en charge chirurgicale des cancers de l'ovaire, de la vulve et de l'endomètre. « Cette accréditation a été lancée à la suite de la demande des patientes car plus l'hôpital ou la clinique monte en activité, plus la qualité et le parcours de soins sont garantis. »

(1) L'Institut Bergonié à Bordeaux, le CHU de Bordeaux, la polyclinique Bordeaux-Nord, la clinique Tivoli, les CHU de Poitiers et de Limoges, les hôpitaux de Pau, Bayonne, Agen, ainsi que la clinique Esquirol à Agen et l'hôpital privé Francheville à Périgueux.